

La “douleur de la forme”

Une lecture de *Mémoire de fille* d’Annie Ernaux

Jérôme David



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/2108>

DOI : [10.4000/fixxion.2108](https://doi.org/10.4000/fixxion.2108)

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Référence électronique

Jérôme David, « La "douleur de la forme" », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 24 | 2022, mis en ligne le 15 juin 2022, consulté le 15 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/2108> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.2108>

Ce document a été généré automatiquement le 15 juin 2022.



Les contenus de la *Revue critique de fixxion française contemporaine* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La "douleur de la forme"

Une lecture de *Mémoire de fille* d'Annie Ernaux

Jérôme David

- ¹ *Mémoire de fille*, publié par Annie Ernaux en 2016, se présente comme l'évocation de relations sexuelles vécues par l'auteure à dix-sept ans et toujours douloureuses un demi-siècle plus tard, au fil d'un récit attentif à la tâche difficile de retrouver, qualifier et juger ce qui s'est alors passé. L'écriture explore cette hantise de l'été 1958 pour la conjurer, à défaut de pouvoir la comprendre tout à fait. Au fil du texte se tisse une méditation sur le pouvoir ou la violence, qui s'affranchit aussi bien du cadre des savoirs critiques et militants que des présupposés du droit pénal relatifs au consentement. Si un inconfort en naît à la lecture, comme ce fut plusieurs fois mon cas, il tient à un profond renouvellement des façons communes de qualifier ce qui s'est passé alors.
- ² Ce titre d'Ernaux m'accompagne depuis que des enseignant·es du secondaire m'ont contacté, en 2019, pour que l'on réfléchisse ensemble aux manières de donner à lire ce récit à des élèves préparant le baccalauréat. L'œuvre est un miroir pour cette classe d'âge ; elle attise leurs émotions au détriment d'une attention à la forme littéraire ; elle est susceptible de raviver des tensions ou des souffrances qu'un cours de français ne peut guère prendre en charge. La rigueur d'analyse est d'autant plus nécessaire ici que l'évocation de violences sexuelles se double, dans *Mémoire de fille*, d'un questionnement sur leurs conditions historiques, sociales ou genrées. Une fois que l'on a écarté le risque d'un débat sur "ce qui s'est vraiment passé" en 1958, quand les élèves s'accordent donc à surmonter quelque peu leur indignation ou leur sidération pour tenir compte de ce que le texte dit de cette expérience lointaine, l'interprétation bute sur un autre obstacle : le refus affiché par Ernaux de juger les années 1950 à l'aune de notre présent.
- ³ Aux repères fermes du droit contemporain et de la pensée militante la plus informée sur ces questions, l'enquête d'Ernaux oppose une très inconfortable fin de non-recevoir. C'est l'expérience de 1958 qui lui importe avant tout dans ce récit. Or, le travail littéraire qui permet de s'en approcher au plus près rompt délibérément avec les critères qui nous semblent désormais indiqués pour évaluer les violences sexuelles. Plus encore, il suspend nos convictions les plus ancrées pour nous mettre face à un vide, un défaut d'expérience proprement dite, dont le texte fait sa vérité paradoxale.

L'anachronisme n'est déjoué que pour pointer, en creux, un été qui jadis ne fut précisément *pas vécu*. À ce titre, *Mémoire de fille* met en forme ce que ni l'ambition sociographique, ni la contextualisation méticuleuse, ni même l'indice intersubjectif de la honte, si souvent décisifs chez Ernaux, n'ont suffi à décrire jusque-là dans son œuvre.

- 4 Ce récit ne déroute pas seulement, on le devine, les enseignant·es du secondaire et leurs élèves. Il entraîne quiconque s'engage à le lire avec l'intention de comprendre ce qu'il advient dans la littérature contemporaine de souffrances encore inexprimables il y a vingt ans. Les études littéraires n'échappent pas à cette perplexité. Elles ne reconnaissent guère, dans *Mémoire de fille*, les problématiques qui leur sont devenues familières : quel "pouvoir" s'exerce en effet sur la protagoniste de 1958 ? Quelle "violence" le texte évoque-t-il ? De quelle "culture" la "sexualité" y est-elle le symptôme ? De quel "inconscient social" Ernaux conduit-elle l'ethnographie romanesque ? Enfin, si la littérature se retient de juger le passé d'après nos certitudes actuelles, par une relativisation très particulière des valeurs, qu'est-ce qui la préserve du nihilisme : à quelle "éthique", à quelle "politique" nous invite-t-elle ? C'est cette série d'interrogations que j'aimerais prendre pour horizon de ma propre réflexion. Faut-il préciser d'emblée que je n'y répondrai pas complètement ?
- 5 *Mémoire de fille* examine au fil des pages le processus par lequel un récit en vient à faire littérature dans un témoignage. Il y est ainsi question, à maintes reprises, des diverses modalités échafaudées par Ernaux dans sa tentative de transcrire l'épisode de l'été 1958. Ses efforts tâtonneront durant près de quarante ans. Elle a d'abord dressé la liste des jeunes hommes fréquentés lors de ce séjour où elle fut monitrice dans une colonie de vacances : "Je l'avais sans doute déjà faite [la recension de leurs noms et prénoms] dans mon agenda de 1958, que ma mère a brûlé à la fin des années 1960 en même temps que mon journal intime, certaine d'œuvrer ainsi à mon salut social en détruisant les traces de la mauvaise vie de sa fille devenue prof de lettres, 'bien' mariée et mère de deux enfants"¹. Recopiés dans son agenda de 1963, comme nous l'apprend la suite du passage, ces noms propres restent pourtant comme en attente d'autres noms — communs, cette fois : de phrases, de contexte, de narration, de significations partageables au-delà du seul cercle des protagonistes. Ces noms propres fixent, à défaut de mieux et dans la forme la plus ramassée qui soit dans la langue, un entrelacs confus de sensations et d'émotions.
- 6 En février 1999, le journal d'Ernaux retient l'empreinte fugace de cet été-là après qu'elle a vu Brigitte Bardot, dans un film datant de 1958, agir envers les hommes avec autant de "naturel" et de désinvolture qu'elle pense en avoir eus elle-même à l'époque (MF : 65-66). "58" insiste donc, lancinant. Cet épisode de plus en plus lointain trouve une nouvelle occasion de se dire quatre ans plus tard, par un hasard du calendrier : les dates de l'année 2003 correspondent aux mêmes jours de la semaine que 45 ans plus tôt. Ernaux désormais sexagénaire se fixe comme programme d'écrire au quotidien, durant l'été, tout ce qui lui revient en mémoire en s'appuyant sur cette correspondance calendaire :

Très vite j'ai pris du retard sur les faits dans mon écriture, à cause des ramifications incessantes que l'afflux des images, des paroles, faisait proliférer. Je n'arrivais pas à enfermer le temps de l'été 58 dans l'agenda de 2003, il me débordait continuellement. Plus j'avais, plus je sentais que je n'écrivais pas vraiment. Je voyais bien que ces pages d'inventaire devaient passer dans un autre état mais je ne savais pas lequel. Je ne le cherchais pas non plus. Je restais, au fond, dans la pure

jouissance du déballage des souvenirs. Je refusais la douleur de la forme. J'ai arrêté au bout de cinquante pages. (MF : 18)

- 7 "Écrire vraiment" est hors d'atteinte : cette tentative, et les précédentes, n'accèdent pas à cet "autre état" d'un texte qui en ferait de la littérature. D'un côté se déploie "la pure jouissance du déballage des souvenirs" — et tous les mots comptent ici, parce qu'on y décèle une *Schadenfreude* égotiste qui est sa propre fin ("pure jouissance" d'un simple "déballage"), un pêle-mêle expressif (le "déballage" lui-même) et des bribes de vécu latent, puis retrouvé ("souvenirs"). De l'autre, se dresse cette "douleur de la forme" à laquelle Ernaux ne se mesure pas encore. Mais que promet-elle de si douloureux, la mise en forme enfin réussie — quelle "douleur" traverser pour écrire enfin *Mémoire de fille* ?
- 8 Dans un premier temps, pour "écrire vraiment" l'été 58 après cet essai inabouti de 2003, Ernaux mobilise ses ressources habituelles. Elle tâche de "définir le terrain — social, familial et sexuel" (MF : 26) de ses relations d'alors, de "dresser la liste de ses ignorances sociales" (MF : 28) au moment des faits. La honte sera, comme souvent dans son œuvre², le révélateur de ses liens inappropriés avec autrui :
- Que je sois seule à me rappeler, comme je le crois, m'enchant. Comme d'un pouvoir souverain. Une supériorité définitive sur eux, les autres de l'été 58, qui m'a été léguée par la honte de mes désirs, de mes rêves insensés dans les rues de Rouen, du sang tari à dix-huit ans comme celui d'une vieille. La grande mémoire de la honte, plus minutieuse, plus intraitable que n'importe quelle autre. Cette mémoire qui est en somme le don spécial de la honte. (MF : 19)
- 9 La honte quadrille et fixe un registre du mémorable qui individualise l'existence vécue d'Ernaux. Être "seule à [se] rappeler", c'est d'abord porter en soi le passé *comme personne* : tout souvenir de ce registre-là pointe une subjectivité singulière ; le ressaisir par l'écriture participe de l'élaboration d'un moi incommensurable. Le "rappel" de la honte, ensuite, façonne la singularité d'une expérience au prisme d'un collectif socialisé par des règles et des valeurs. C'est du jugement possible de l'autre que pâtit ma conduite ; et de cette cuisante intensité naît une trace, peut-être un souvenir. La mémoire de la honte, enfin, est une mémoire dont les *contenus* psychiques ont fait l'objet d'une réflexivité morale. Elle accueille des situations doublement vécues, en quelque sorte : dans ma chair traversée d'affects — mais en réaction au blâme d'un autre "intraitable" que je reconnais en moi. Autrement dit, ce dont la honte peut fixer la mémoire doit être suffisamment senti et thématiqué pour déclencher la désapprobation de *quelque chose* (un geste significatif, une phrase prononcée, un regard déchiffrable, une pensée définie, etc.). Une écriture qui suit le fil de la honte remontera à ces bribes du passé où un individu a pris *conscience* de son inadéquation sociale, de sa singularité problématique par rapport à des règles collectives jusque-là implicites. La honte dévoile une exigence tacite qu'on reconnaît hélas — le plus souvent sans même le rappel d'un tiers extérieur — quand on réalise qu'on ne l'a pas remplie : "on aurait dû", parce que c'est ce qui se fait en pareil cas.
- 10 Chez Ernaux, dans le sillage de la sociologie critique de Pierre Bourdieu³, la honte trahit des ratés qui ont trait avant tout à "l'inconscient social". Sa "grande mémoire" est sociale, indélébilement, car elle conserve l'empreinte de ces fois où un corps décontenancé signale, puis découvre, qu'il n'a pas à sa disposition comme ressources — qu'il n'a pas "incorporé", pour reprendre le lexique de la sociologie de la légitimité — les règles du jeu où il se trouve plongé. "J'aurais dû", dans l'exemple de *Mémoire de fille*, ne pas exprimer de sentiments après un acte sexuel avec le moniteur en chef ; ne pas

lui écrire une lettre que tout le monde pourrait lire ; ne pas confondre la vertu catholique du dévouement sacrificiel héritée de mon éducation et les valeurs anti-cléricales de jeunes enseignants du primaire ostentatoirement républicains, et décidés à prendre du bon temps cet été-là. Le "terrain — social, familial, sexuel" d'Ernaux ne l'avait pas préparée à évoluer sur cet autre terrain d'une masculinité française à la fois provinciale, laïcarde et caractéristique des années 1950 :

C'est une autre honte que d'être fille d'épiciers-cafetiers. C'est la honte de la fierté d'avoir été un objet de désir, d'avoir considéré comme une conquête de la liberté sa vie à la colonie. Honte de *Annie qu'est-ce que ton corps dit*, de *On n'a pas gardé les cochons ensemble*, de la scène au tableau d'affichage. Honte des rires et du mépris des autres. C'est une honte de fille.

Une honte historique, d'avant le slogan "mon corps est à moi" dix ans plus tard. Dix ans, une durée faible au regard de l'Histoire, immense dans la vie à son début, représentant des milliers de jours et d'heures où la signification des choses vécues reste inchangée, honteuse. Et rien ne peut faire que ce qui a été vécu dans un monde, celui d'avant 1968, puisse changer radicalement de sens dans un autre monde. Cela reste un événement sexuel singulier, dont la honte est insoluble dans la doxa du nouveau siècle. (MF : 108-109)

- 11 Mais la forme, dans ce cas précis, n'est pas seulement douloureuse parce qu'elle ravive une honte passée. En plus de cette mémoire enfouie des émotions et des conduites, de certaines phrases ou de certaines "scènes" jadis *éprouvées*, Ernaux lève une autre mémoire — pour sa part presque sans souvenirs. Ce trait m'a frappé dans son récit : le "déballage de souvenirs" ne peut suffire à dire l'été 1958, puisqu'il n'y a pas toujours eu, dans cette vie à la colonie, de traces passibles d'une remémoration. C'est même peut-être quand la quête d'un *contenu* psychique enseveli échoue, et cesse, que ce passé trouve enfin à s'écrire "vraiment" :

C'est la première fois que je retrace cette nuit du 16 au 17 août 1958 en éprouvant une satisfaction profonde. Il me semble que je ne peux m'approcher davantage de la réalité. Qui n'était ni l'horreur ni la honte. Seulement l'obéissance à ce qui arrive, l'absence de signification de ce qui arrive. Je ne peux pas aller plus loin dans cette sorte de migration volontaire dans mon être d'à peine dix-huit ans, dans son ignorance de la suite, du dimanche commencé. (MF : 50)

- 12 L'enquête littéraire ne prétend plus alors dévoiler le réel de l'inconscient social, les injonctions muettes de la "doxa". Elle bute sur autre chose que ces schèmes de pensée et de comportement si bien appris, intégrés, assimilés — à en croire la sociologie critique — qu'ils font office d'horizon de sens indiscutable. La "réalité" à laquelle le récit donne soudain forme n'implique en effet "ni l'horreur *ni la honte*" (je souligne). Par ailleurs, elle exige un travail d'*approche*. Le regard sociologique n'y plonge plus dans la vérité des choses pour éclairer en retour les "ignorances sociales" des individus. Les signes à déchiffrer diffèrent par leur nature et leur sens — c'est désormais "le sang tari à dix-huit ans comme celui d'une vieille", l'aménorrhée, qui importe — de ceux que privilégiait jusque-là le déchiffrement strictement social.

Si j'accepte de mettre en doute la fiabilité de la mémoire, même la plus implacable, pour atteindre la réalité passée, il n'en demeure pas moins ceci : c'est dans les effets sur mon corps que je saisis la réalité de ce qui a été vécu à S.

Mon sang s'est arrêté de couler dès le mois d'octobre. (MF : 97)

- 13 La honte n'a plus prise sur une telle strate de l'expérience, évidée de tout vécu qui en serait l'élaboration consciente : une strate somatique, produite par le corps même, plutôt qu'incorporée. Ne reste plus que "l'absence de signification de ce qui arrive", nous dit Ernaux, soit un gouffre existentiel dont la littérature tâche au mieux de

repérer le pourtour en s'aidant des signes du corps. Au centre de ce gouffre, en effet, il n'y a même pas *quelque chose* à retrouver, à se remémorer, à blâmer.

Ce n'est pas la réalité de mon histoire avec H que je veux raconter, c'est une manière de ne pas être au monde – de ne pas savoir comment s'y comporter. (MF : 157)

- 14 La tentation sociographique n'est jamais tout à fait écartée. Elle resurgit dans les dernières pages. Peut-être revient-il alors au commentaire de distinguer, à des fins analytiques, les deux types de mémoire intriqués dans *Mémoire de fille*. "Ne pas être au monde", dans la reprise immédiate qu'en fait ici Ernaux, comme sous le coup d'une urgence à préciser, c'est certes "ne pas savoir comment s'y comporter". Et ce "comment" appelle une description sociologique. Mais "ne pas être au monde" peut aussi s'entendre dans une acception phénoménologique moins strictement sociale. Ce que l'été de 1958 découvre aussi, quand la littérature s'en approche, n'a précisément pas été assez senti, ressenti, figuré pour donner lieu à une expérience. C'est une mémoire du corps, sans souvenirs⁴.
- 15 Deux types de mémoire. Je devrais dire : deux conceptions du psychisme et deux modèles de l'inconscient. Dans la première, qui domine dans l'œuvre d'Ernaux, l'inconscient est le produit de l'incorporation ou du refoulement de règles et de représentations sociales qui guident ensuite nos conduites malgré nous. La mémoire, aiguillonnée par la honte, contribue à expliciter ces "inconscients sociaux" divers (bourgeois, populaire, etc.), parce qu'elle témoigne de leur inégale légitimité. Elle conserve le souvenir des jugements réprobateurs sur notre conduite, chaque fois que leurs critères émanaient de "doxas" à la fois autres et plus autorisées que la nôtre. Si la littérature explore cette mémoire, elle devient critique à la manière de la sociologie. Elle dévoile les contenus symboliques ou pratiques assimilés par les individus du fait de leur éducation, puis enfouis dans leur intériorité la plus profonde.
- 16 Peut-être convient-il de relire Bourdieu, un demi-siècle plus tard, pour se rappeler ce que la conceptualisation d'une telle mémoire charriait avec elle de dénonciation politique – et, surtout, de certitudes sur le fonctionnement psychique :
- Si toutes les sociétés (et, chose significative, toutes les "institutions totalitaires", comme dit Goffman, qui entendent réaliser un travail de "déculturation" et de "reculturation") attachent un tel prix aux détails en apparence les plus insignifiants de la tenue, du maintien, des manières corporelles et verbales, c'est que, traitant le corps comme une mémoire, elles lui confient sous une forme abrégée et pratique, c'est-à-dire mnémotechnique, les principes fondamentaux de l'arbitraire culturel. Ce qui est ainsi incorporé se trouve placé hors des prises de la conscience, donc à l'abri de la transformation volontaire et délibérée, à l'abri même de l'explicitation : rien ne paraît plus ineffable, plus incommunicable, plus irremplaçable, plus inimitable, et par là, plus précieux, que les valeurs incorporées, faites corps, par la transsubstantiation qu'opère la persuasion clandestine d'une pédagogie implicite, capable d'inculquer toute une cosmologie, une éthique, une métaphysique, une politique, à travers des injonctions aussi insignifiantes que "tiens-toi droit" ou "ne tiens pas ton couteau de la main gauche"⁵
- 17 À la nuance près — inculcation, intériorisation, introjection, interpellation, incorporation, imposition, que sais-je ? —, cette idée de l'inconscient *comme refoulement* fédère la sociologie (d'Émile Durkheim à Bourdieu, en passant par Norbert Elias) et la littérature qui s'en réclame, si bien que le "pouvoir" y désigne tout mécanisme par lequel des contenus (idéologiques, symboliques ou pratiques) en viennent à constituer l'évidence même pour tant d'individus. L'inconscient n'y est plus structuré comme un

langage, mais par un pouvoir dont la portée englobe toute expression (verbale ou corporelle) : il n'y a pas, dans cette sociologie, d'intériorité individuelle qui ne soit déjà façonnée par "la persuasion clandestine d'une pédagogie implicite". L'opération critique se confond donc logiquement avec la description des mécanismes de "culturation" – acculturation, déculturation, reculturation – et la dénonciation de leurs lieux d'exercice privilégiés (l'État, la famille, l'école, la culture, le couple, etc.).

- 18 La mémoire sans souvenirs engage une conception du psychisme très différente de cette théorie généralisée du refoulement. Elle suppose un inconscient conceptualisé autrement que comme le lieu psychique où sont déposés des contenus préalablement encapsulés par notre conscience ou cristallisés par nos habitudes. Elle participe, en résumé, d'un freudisme autre que celui des sciences humaines et sociales de langue française – un freudisme issu d'une relecture radicale de Freud initiée au lendemain de la Seconde Guerre mondiale par Wilfred R. Bion, notamment, ou Donald W. Winnicott. Howard Levine en a formulé l'interrogation fondatrice dans un ouvrage récent :

Dans quelle mesure et sous quelle forme estimons-nous que les inscriptions initiales du vécu sensoriel – sensation somatique, perception, pulsion – sont représentées dans l'esprit ? Toute l'expérience brute, qui va créer ce que nous appelons réalité psychique – pulsions, émotions, souvenirs, fantasmes inconscients, rêves, etc. – est-elle, dès le début, psychique et représentée, dans le sens du terme que Freud lui donne (représentation, *Vorstellung*), ou y a-t-il une expérience, provenant du soma, du Ça, de la période préverbale de l'enfance ou d'états traumatiques, qui est "inscrite", quelque part et de quelque manière, sans doute psychique, mais pas encore "représentée" d'un point de vue idéationnel ?⁶

- 19 L'inconscient auquel se rapporte cette mémoire se déploie *en-deçà* du seuil de figuration psychique. Il se confond avec un ensemble d'inscriptions sensorielles dont la plupart n'ont pas fait l'objet d'une représentation, soit que ces empreintes aient été trop fugaces ou ténues pour laisser une trace quelconque, soit qu'elles n'aient pas encore pu être accueillies par le psychisme à titre de contenus à élaborer. Dans ce dernier cas, elles s'expriment parfois avec des moyens physiologiques sous forme d'irritations, de paralysies, de maux "psychosomatiques", etc. Mon corps, alors, n'exprime pas ce que la société a fait de moi, mais ce que les ressources accumulées lors de ma socialisation ne suffisent pas à "métaboliser" – reconnaître, éprouver, ressentir, formuler, penser – dans ce que je vis. Un tel restant échappe à toute sociologie, parce qu'il est, d'une façon très particulière, soustrait au social ou, plutôt, en souffrance de commun.
- 20 Cette version de l'inconscient a trouvé en France sa politique exaltée dans *Capitalisme et Schizophrénie* de Gilles Deleuze et Félix Guattari⁷. Elle a également ouvert le champ, un peu partout dans le monde, à une compréhension renouvelée de la psychose et, plus particulièrement, à une attention inédite pour ce qu'on désigne désormais sous le terme de "trauma". Dans le domaine des études littéraires, l'œuvre de Cathy Caruth pourrait exemplifier le dialogue qui s'en est suivi avec les *trauma studies*⁸.
- 21 *Mémoire de fille* ne joue pas un inconscient contre un autre. Mais j'y décèle une hésitation significative entre deux idées du psychisme. L'une, héritée de la sociologie critique, oriente en premier lieu l'enquête littéraire d'Ernaux sur son été 1958, mais ne débouche sur aucun contenu latent susceptible d'être mis en forme par l'écriture. L'interprétation doit en inférer, me semble-t-il, que l'évocation d'une "doxa" ou d'un "inconscient social" mobilise un régime de représentations ou de schèmes pratiques trop articulé et trop cohérent pour pouvoir prétendre épuiser l'intégralité de ce que Levine nomme les "inscriptions initiales du vécu sensoriel". Or, dans le cas de la "fille

de 58" (MF : 23), la mémoire de l'événement échappe à cette trame structurée du refoulement.

- 22 Une autre idée du psychisme s'invite néanmoins dans l'œuvre tardive d'Ernaux. Elle complète le modèle du refoulement en offrant à l'enquête littéraire un cadre dans lequel évoquer une expérience trop chaotique pour entrer dans la trame articulée d'un schème social, trop vide pour faire office de "valeur incorporée" et trop irréductiblement singulière encore pour être partagée, donc devenir sociale.
- 23 *Mémoire de fille* peine toutefois par endroits à agencer littérairement ces deux modèles. L'exploration d'une mémoire sans souvenirs coexiste avec le projet de décrire les "ignorances sociales" ou les suggestions comminatoires de la "doxa". Elle affleure par intermittence, et souvent au détour de formulations ambivalentes qui peuvent encore l'apparenter à la mémoire propre au refoulé, à l'interdit, au honteux :
- Ma mémoire échoue à restituer l'état psychique créé par l'imbrication du désir et de l'interdit, l'attente d'une expérience sacrée et la peur de "perdre ma virginité". La force inouïe du sens de cette expression est perdue en moi et dans la plus grande partie de la population française. (MF : 32)
- 24 L'échec de la remémoration est reconnu, mais il est aussitôt rabattu sur le fait social d'un oubli collectif. Et si "l'état psychique créé par l'imbrication du désir et de l'interdit" avait toujours été "perdu" ? Si, au lieu d'avoir été partagées par une génération entière, qui les auraient ensuite oubliées en changeant de "doxa" après 1968, cette "attente" et cette "peur" n'avaient tout simplement pas pu donner lieu à une *mémoration* qui pût être remémorée ? Autrement dit, envisagé à l'aune de "l'absence de signification de ce qui arrive" à laquelle se heurte le récit dans plusieurs passages, "perdre ma virginité" en 1958 relève peut-être d'une autre mémoire que celle des valeurs partagées par une époque : la "force inouïe" de cette expression ne tiendrait alors pas à ce qu'elle a fonctionné comme injonction sociale, mais à ce que, précisément, elle a ouvert la possibilité d'un *quelque chose* à l'expérience brute sans la doter des ressources symboliques susceptibles de lui donner un contenu psychique.
- 25 On quitte le "terrain [...] sexuel" (MF : 26) d'un imaginaire commun, formé de représentations et de pratiques incorporées, pour entrer dans ce qu'Ernaux qualifie ailleurs d'"événement sexuel singulier" (MF : 109) — mais, là encore, pour lui ajouter aussitôt cette incise : "dont la honte est insoluble dans la doxa du nouveau siècle". Je pense néanmoins que *Mémoire de fille* suggère à plusieurs reprises que cet "événement sexuel singulier" du 16 au 17 août 1958 est également "insoluble" dans la "doxa" des années 1950. Il est donc "singulier" parce que radicalement inappropriable par une "fille de 58" dont l'outillage psychique ne l'a pas préparée à vivre une telle situation, soit le seul type de relation sexuelle que lui propose H.
- 26 Quand Ernaux avoue son "impossibilité encore aujourd'hui d'utiliser le mot viol au sujet de H" (MF : 12), elle pointe, je crois, ces trous symboliques dans l'imaginaire commun qui livrent les individus à d'autres mécanismes que des intentions : non pas cette fois à des logiques impensées qui les guideraient malgré eux, comme dans la sociologie critique, mais à la détresse de ne pas savoir que faire de ce qui leur arrive.
- 27 D'où mon inconfort de départ, bien sûr. S'il n'y a pas "viol", alors quoi ? Ernaux nous invite sans doute, à partir de son cas à elle — de sa propre socialisation à la féminité au travers de la figure de l'amoureuse dévouée, à laquelle elle dit s'être en grande partie identifiée du fait de son éducation — à imaginer *en miroir* le "terrain — social, familial, sexuel" au sein duquel H s'est lui-même masculinisé. L'écriture, dans *Mémoire de fille*,

s'attarde en un lieu où cherchent à se dire des souffrances passées et jusque-là sans expression verbale. Une fois que j'y suis, pour ma part, en ce lieu, et sur l'initiative de l'œuvre elle-même, j'adhère provisoirement à cette interrogation diffuse de l'adéquation ou non du langage à l'expérience, et du symbolique à la réalité. Il en découle, à l'échelle stricte du récit, que les autres protagonistes en sont également justiciables. Mais dans quels passages le texte d'Ernaux m'offre-t-il des prises pour penser une masculinité trop symboliquement démunie pour "métaboliser" son expérience, et donc pour s'appréhender elle-même, le cas échéant, comme coupable de violence sexuelle ?

28 Je me suis arrêté sur certaines annotations éparses de *Mémoire de fille* :

Cet été-là, ils ont été aussi des milliers de soldats du contingent à partir en Algérie pour ramener l'ordre, souvent loin de chez eux pour la première fois. Ils ont écrit des dizaines de lettres où ils racontaient la chaleur, le djebel, les douars, les Arabes illettrés qui ne parlaient pas français après cent ans d'occupation. Ils ont envoyé des photos d'eux en short, rigolards, avec des copains, dans un paysage sec et rocheux. Ils ressemblaient à des scouts en expédition, on les aurait crus en vacances. Les filles ne leur demandaient rien, comme si les "engagements" et les "embuscades" relatés dans les journaux et à la radio en concernaient d'autres qu'eux. Elles trouvaient naturel qu'ils fassent leur devoir de garçons et que, comme le bruit en courait, il leur faille une chèvre au piquet pour leurs besoins physiques. [...] Ils sont enfin rentrés chez eux aux quatre coins de la France, obligés de se faire d'autres copains qui n'étaient pas allés dans le bled, ne parlaient ni de fellouzes ni de crouillats, qui étaient des puceaux de la guerre. Eux étaient déphasés, mutiques. Ils ne savaient pas si ce qu'ils avaient fait était bien ou mal, s'ils devaient en éprouver de la fierté ou de la honte. (MF : 14-15)

29 Ces moniteurs de l'été 1958, pour la plupart trop jeunes encore pour effectuer leur service militaire, sont emportés dans une masculinité de guerre coloniale, civile, larvée. Rien de ce qu'on leur dit sur la situation algérienne ne leur permet de donner un contenu à cet avenir d'appelés qu'ils redoutent. Le langage officiel est en porte-à-faux, entièrement voué à la propagande. Les soldats sur place ne comprennent rien à ce qui leur arrive : ils reviendront en effet "déphasés, mutiques"⁹ — et surtout, comme la "fille de 58", sans repère pour déterminer "si ce qu'ils avaient fait était bien ou mal, s'ils devaient en éprouver de la fierté ou de la honte".

De la rumeur des événements qui parvenait jusqu'à la colonie par le poste de télévision dans la salle à manger, il ne me reste rien aujourd'hui en dehors du référendum annoncé par de Gaulle qui avait agité violemment les instituteurs communistes — partisans du "Non" — suscité plusieurs débats dont Annie D a dû être la spectatrice plus que l'intervenante. Et, pour incarner la réalité des "événements" d'Algérie, je n'ai que la vision de la lettre par avion déposée chaque midi à côté de l'assiette de la blonde par le cuisinier. Il ne me semble pas qu'aucun garçon ait jamais évoqué la menace sous laquelle ils vivaient tous, partir dans le djebel, peut-être pensaient-ils que "la rébellion" serait "matée" quand ils seraient appelés sous les drapeaux. (MF : 74-75)

30 La "menace sous laquelle ils vivaient tous" : voilà le malheur de ces jeunes gens de 1958. *Mémoire de fille* me livre dans de brèves incises cet objet que cherchait mon inquiétude dans le cas précis de H. Là aussi, un drame s'est joué parce qu'une génération d'hommes n'était pas préparée à vivre ce qui lui arriverait. La responsabilité importe peu, je crois, dans le récit d'Ernaux : que H soit coupable envers la "fille de 58" ; que l'État français soit coupable envers ces jeunes appelés — sans même parler, bien sûr, de sa responsabilité envers les populations réprimées sur place par la torture et le viol. Le texte investit et figure une détresse commune, ici, aux jeunes femmes et aux jeunes

hommes des années 1950, en spécifiant les sphères où elle se faisait le plus intensément sentir pour les unes et les autres, soit la sexualité et la guerre.

C'est dans des romans devenus illisibles, des feuilletons féminins des années 1950, non chez Colette ou Françoise Sagan, qu'on peut approcher le caractère immense, la portée démesurée de la perte de la virginité. De l'irréversibilité de l'événement.
(MF : 79)

- 31 "L'événement", "les événements" : une même inadéquation du langage. Aussi, lorsqu'il est question à propos de la "fille de 58" de cette "honte de la fierté d'avoir été un objet de désir, d'avoir considéré comme une conquête de la liberté sa vie à la colonie" (MF : 108), la "vie à la colonie" devient presque l'exemplification littéraire de toute mémoire sans souvenirs.
- 32 La "douleur de la forme", dans *Mémoire de fille*, se prête à plusieurs interprétations. Elle accompagne d'abord l'abandon d'une "jouissance" propre au ressassement intime. Chercher une forme semble impliquer pour Ernaux un processus d'impersonnalisation — ou de "transpersonnalisation"¹⁰ — de son propre vécu. La "fille de 58", dans ce premier arrachement à soi-même, cesse d'être unique, singulière, et devient exemplaire d'une "manière d'être au monde" collective située dans le temps et l'espace social. Un "je" se résout à n'exister, dénué de toute exceptionnalité, que comme un "nous" ou même un "on". Il n'y a plus de "jouissance" du "déballage".
- 33 Mais la forme suscite une autre douleur quand l'écriture d'Ernaux, face à un trou de l'expérience qu'il s'agit pourtant de rapatrier dans le langage, rompt avec cette certitude que la compréhension de soi est essentiellement sociale. Une mémoire peine à franchir le seuil de la figuration psychique qui lui donnerait un contenu partageable avec d'autres, et la littérature interroge ce processus aussi minutieusement que possible. Ce qui affleure alors dans le récit, c'est la douleur de réaliser qu'on ne vit pas toujours ce qui nous arrive, et qu'on ne peut pas faire revivre ce qui n'a pas laissé de souvenirs.
- 34 Ces interprétations de *Mémoire de fille* déplacent quelque peu les prises que se donne la critique lorsqu'elle cherche à penser le "pouvoir" ou la "violence". Le pouvoir comme inculcation idéologique, ou "violence symbolique"¹¹, manque à décrire une détresse qui ne découlerait pas tant d'un assujettissement quelconque à des valeurs, des représentations ou des schèmes, que de la carence même de toute ressource psychique appropriée pour ressentir, juger et agir. Plus encore, cette faillite symbolique échappe en partie au "social", si l'on entend par là l'ensemble des liens — des échanges et des partages — entre êtres humains. Que désignent des rapports de pouvoir quand il n'y a pas, ou pas encore, de mise en rapport ?
- 35 L'"événement sexuel singulier" d'août 1958 illustre-t-il davantage la "violence" d'un homme, des hommes, d'un système ? Son évocation littéraire amorce plutôt chez Ernaux une enquête sur une sorte d'absence à soi-même, dont on peut dire sans exagérer qu'elle prend dans le récit des reliefs intersectionnels. Il entre des différences sociales, genrées et racisées dans le tableau de cette stupeur de la jeunesse des années 1950 : inégalité des diplômes et des revenus, discordance des préférences culturelles, cadres de socialisation très clivés à la féminité et à la masculinité, horizon d'une guerre coloniale — "l'ébriété communautaire" (MF : 72) s'alimente de tous ces écarts pour exalter des affinités bricolées, temporaires et changeantes, fétichiser des appartenances, bannir par l'humiliation. La violence, dans la "colonie", se confond avec cette rage d'un commun identitaire et exclusif. Mais ce commun y est trop instable,

trop volatile, me semble-t-il, pour répondre à des loyautés durables et asseoir des privilèges. Il conjure surtout un profond désarroi symbolique. Et *Mémoire de fille*, en s'attachant à la "force inouïe" de certaines expressions à la référentialité indéfinie, ne résout précisément pas ce décrochage du langage par rapport à l'expérience. Au contraire, le récit creuse les ravages psychiques d'une époque où prévalurent en France la fantasmagorie et le psittacisme en matière de sexualité et de répression coloniale.

- 36 Comment aborder un tel récit avec des élèves préparant leur baccalauréat ? En dépit de l'inconfort qu'il provoque, le texte d'Ernaux opère une historicisation précieuse des imaginaires, des corps et des gestes assignés aux jeunes gens de part et d'autre des clivages de genre (voire même de classe sociale ou de racisation). Une interprétation précautionneuse de *Mémoire de fille* est à ce titre susceptible d'ouvrir une réflexion sur le répertoire varié des manières de "se conduire en femme", "en homme" ou de toute autre manière qui récuserait ce binarisme des identités sexuées (ou sociales, ou racisées). Plus encore, le cas de la France des années 1950 et de ces adolescents en passe d'être envoyés à la guerre par une puissance coloniale dessine une forme particulière de masculinité dont les modalités d'auto-affirmation furent propices aussi bien à l'exercice de la violence, qu'à une sorte d'impassibilité sélective qui ignorait les affects d'autrui hors des liens sacralisés de la famille ou du mariage (ou de la nation, ou de l'empire colonial). Une telle interprétation du texte d'Ernaux ouvre la possibilité d'évoquer par contraste, dans l'espace de la classe, d'autres formes de masculinité moins exclusives dans leurs relations sociales, leur économie affective ou leur fonctionnement psychique, et d'autres formes de féminité moins dévouées à la figure masculine ou moins sacrificielles. La lecture scolaire contribue alors à fournir aux élèves un cadre symbolique où s'éprouver autrement que dans les seuls rôles clivés de la victime ou de l'agresseur auxquels leur identification spontanée aux personnages du récit les cantonne souvent — un cadre où entretenir un rapport réflexif à leur propre socialisation de genre, notamment, et aux types de conduites qu'elles induisent ou encouragent dans maintes sphères relationnelles, dont la sexualité.

NOTES DE FIN

1. Annie Ernaux, *Mémoire de fille*, Paris, Gallimard, 2016, <Folio>, p. 66. Dorénavant MF. Sauf mention contraire, tous les numéros de page entre parenthèses dans le corps du texte renvoient à cette édition.

2. En plus du récit qui porte ce titre, *La honte* (Paris, Gallimard, 1997), Ernaux privilégie dans la plupart de ses textes ce registre affectif très particulier où deviennent sensibles des dissonances sociales et morales. Voir Lorraine Day, "The Dynamics of Shame, Pride and Writing in Annie Ernaux's *L'Événement*", *Dalhousie French Studies*, n° 61, 2002, p. 75-91, ainsi que son ouvrage, *Writing Shame and Desire: the Work of Annie Ernaux*, Peter Lang, 2007 ; Barbara Havercroft, "Dire l'indicible : trauma et honte chez Annie Ernaux", *Roman 20-50*, n° 40, 2005, 119-132 ; Isabelle Charpentier, "Les réceptions 'ordinaires' d'une écriture de la honte sociale : les lecteurs d'Annie Ernaux", *Idées économiques et sociales*, n° 155, 2009, p. 19-25 ; Anne Courdeuse, "La honte comme

"vérité sensible" de la domination", dans P.-L. Fort et V. Houdart-Mérot (dir.), *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2015, 189-197.

3. Voir par exemple, d'Annie Ernaux, "La littérature est une arme de combat..." (entretien avec Isabelle Charpentier), dans G. Mauger (dir.), *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Paris, Éditions du Croquant, 2005, p. 159-175 ; "Épilogue. Raisons d'écrire", dans Jacques Dubois, Pascal Durand, Yves Winkin (dir.), *Le Symbolique et le social. La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015, p. 361-365 ; ou "La Distinction : œuvre totale et révolutionnaire", dans Edouard Louis (dir.), *Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage*, Paris, Puf, 2016, p. 17-48.

4. Voir César Botella, "Sur la remémoration : la notion de mémoire sans souvenirs", dans *L'année psychanalytique internationale*, 2015, p. 195-231 : "La caractéristique principale [de la psychanalyse contemporaine] est la mise en évidence d'une mémoire bien particulière que nous avons qualifiée de *mémoire sans souvenirs* ou de *négatif de trauma* [...]. Devrions-nous considérer que cette mémoire est pré-psychique ? Pour être plus précis nous parlerons d'une *quantité d'énergie qui est restée sans forme, sans représentation ou mémoire, et surtout dépourvue de sens ; une force qui ne se manifeste que dans la décharge par voie motrice*. [...] Ce qui nous conduit à penser que toute structure psychique [...] présente des zones psychiques contenant des expériences de traumas négatifs ni représentés, ni pensés, ni enregistrés. Aucun de nous n'y échappe." Je m'emploierai ici à suivre Ernaux dans son enquête sur les causes de cette accession impossible de certains événements à une figurabilité psychique quelconque. S'il y a sidération durable, trou dans la symbolisation de l'expérience, c'est dans *Mémoire de fille*, me semble-t-il, en raison d'une carence propre à la société française des années 1950 et qui, pour cette raison précise, déborde la seule expérience singulière de la "fille de 58" jusqu'à inclure, de façon inattendue et déroutante, les jeunes hommes dont elle subit les violences à la colonie.

5. Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de "Trois études d'ethnologie kabyle", Genève, Droz, 1972, p. 197.

6. Howard B. Levine, *Transformations de l'irreprésentable. Théories contemporaines de la cure*, préface de D. Scarfone, trad. F. Caiazza, Paris, Ithaque, 2019, p. 90-91.

7. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, vol. 1, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, 1972 ; vol. 2 : *Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980.

8. Voir par exemple Cathy Caruth, *Unclaimed Experience. Trauma, Narrative, and History*, Baltimore/London, Johns Hopkins University Press, 1996.

9. Voir par exemple Raphaëlle Branche, *Papa, qu'as-tu fait en Algérie ? Enquête sur un silence familial*, Paris, La Découverte, 2020 ; ou Florence Dosse, *Les héritiers du silence. Enfants d'appelés en Algérie*, Paris, Stock, 2012.

10. Voir Annie Ernaux, "Vers un je transpersonnel", *Recherches Interdisciplinaires sur les Textes Modernes*, n° 6, 1993, p. 219-221.

11. Pour parler comme Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron dans *La reproduction. Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970, dont la première partie avait pour titre "Fondements d'une théorie de la violence symbolique".

RÉSUMÉS

Mémoire de fille d'Annie Ernaux ne relate pas seulement la détresse d'une « fille de 58 » confrontée à une sexualité qu'elle n'a pas imaginée et qu'elle subit avec sidération. Le récit explore en outre les formes qu'a pu prendre une absence à soi-même caractéristique des années 1950. Dans le domaine de la sexualité et de la guerre coloniale, cette détresse symbolique si particulière guide l'écriture d'Ernaux au-delà du sociologisme que son œuvre avait privilégié jusque-là.

Mémoire de fille by Annie Ernaux does not only relate the distress of a "girl of 58" confronted with a sexuality she has not imagined and she experiences with stupefaction. The story also explores how an absence from oneself to oneself can look like - absence which would be characteristic of the 1950s. As regards to sexuality and the colonial war, this symbolic distress guides Ernaux's writing beyond the sociologism that her work had prioritized until then.

INDEX

Mots-clés : violences sexuelles, honte, mémoire, forme, poétique, génération

AUTEURS

JÉRÔME DAVID

Université de Genève